

Lundi 19 février de 14h à 16h30. Le bonheur. Entre contes et chansons

(Re)découvrons des classiques de la chanson française et des contes de fées sous un jour philosophique. Comme le dit Marianne Chaillan, on peut se demander « comment certains intellectuels peuvent juger avec autant de mépris des chanteurs qui, quoi qu'on en pense, ont aidé tant de gens à vivre » ... et les contes de fées, on en parle ? De Perrault aux Frères Grimm en passant par Anderson ou les revisites de Walt Disney, des modèles de vies heureuses et de lutte contre le malheur ou la destinée y sont distillés. Que nous disent-ils ? De quelles philosophies s'inspirent-ils ? Autant de questions que nous aborderons ensemble pour mieux cerner le potentiel philosophique de ces trésors de la culture populaire.

Introduction

Le cycle de trois ateliers philo qui commence aujourd'hui a le bonheur pour thématique centrale. Aujourd'hui, pour notre première séance, nous l'aborderons par le biais de quelques contes mais surtout de multiples chansons qui nous serviront en effet à dresser un petit parcours (personnel et non exhaustif) de la question du bonheur dans l'Histoire de la philosophie¹. Je dois vous avouer qu'intégrer les contes à ce petit programme s'est révélé plus compliqué que prévu... ou du moins peu porteur. Très moralisateurs, parfois très datés, les contes délivrent quelques fois des messages relativement douteux sur le plan des préceptes de vie et de bonheur. Que penser en effet d'une vie séquestrée à attendre le baiser d'un prince charmant ? quel précepte tirer du Petit Poucet si ce n'est qu'il est opportun d'avoir toujours du pain en poche et un œil méfiant sur ses géniteurs ? Que dire enfin de la Petite Sirène qui meurt littéralement de frustration dans le conte original, faute d'avoir su se contenter de son monde aquatique ? ... Je trouvais les chansons moins caricaturales. Mais, ne soyons ni trop défaitistes, ni trop stéréotypés : vous verrez par vous-même la part de contes que j'ai tout de même souhaité distiller dans l'atelier d'aujourd'hui qui sera, vous l'aurez compris, majoritairement musical. Grâce aux chansons et à quelques pincées de contes, nous verrons plusieurs grands courants et auteurs philosophiques et tenterons de mesurer leurs apports quant à la vaste question du bonheur.

Avant d'entamer ce petit panorama philosophico-musical autour du bonheur, il me semblait opportun de dire quelques mots sur la philosophie en elle-même – ce qu'elle requiert comme attitude, comme regard, comme compétences. Prêtons-nous au jeu dès le début et tâchons de définir cette discipline millénaire de façon musicale.

Si l'on regarde l'étymologie du terme « philosophe », on constate l'addition de deux termes : *philo* (amour) et *sophos* (la sagesse). Ces expressions importent beaucoup car il faut bien comprendre que le rapport de l'individu philosophe à la sagesse est celui d'une quête, d'un amour, d'un désir et non celui d'une possession. Le philosophe ne possède pas la sagesse mais la cherche et la désire. Il ne faut donc pas confondre le philosophe (toujours en quête) et le sage (prétendu possesseur d'une certaine sagesse, d'un certain savoir). Toute personne qui prétend savoir tend à se figer dans une posture de maîtrise voire d'expertise. Le philosophe, lui, ne doit jamais se reposer sur ses lauriers et doit toujours entretenir sa réflexion, remettre les choses en question, en perspective... d'où l'image du philosophe comme empêcheur de tourner en rond. Durant l'Antiquité, on comparait Socrate à un taon ou un poisson torpille, des animaux qui embêtent, qui démangent, qui dérangent, qui piquent et incitent à l'agitation, qui troublent le repos. C'est en ce sens aussi que l'on dit souvent que la philosophie doit commencer par une forme d'étonnement, voire une remise en question : il faut regarder le monde avec des yeux ouverts et non blasés ou prétentieux. Interroger les évidences, apprendre à voir vraiment ce qui a été vu cent fois. Tel est le prérequis de la philosophie : s'interroger sans cesse, toujours s'émerveiller.

C'est en quelques sortes cette idée d'un regard neuf et émerveillé sur les choses que l'on retrouve dans la chanson ***l'Iris et la rose* (2006)** de Renan Luce – chanteur français connu principalement pour ses chansons *La Lettre* ou *Les voisines* (2006). Dans ce morceau, il regrette d'avoir perdu sa capacité à s'étonner des choses qu'il a sous les yeux. Il cherche à retrouver l'étonnement premier qui est celui du philosophe, le regard neuf, le regard ouvert. Il en fait même l'objet d'une petite annonce dans le journal...

« Une guêpe s'envole, se pose, butine et l'image cogne à ma rétine. Mais déjà mon regard est loin, je n'sais plus voir le quotidien. J'aimerais m'éveiller sans mémoire, redécouvrir c'que j'peux plus voir. J'ai écrit une petite annonce, un mois déjà, pas de réponse :
Cherche regard neuf sur les choses
Cherche iris qui n'a pas vu la rose
Je veux brûler encore une fois
Au brasier des premières fois ».

¹ Cette démarche est inspirée de l'ouvrage de M. CHAILLAN, *La Playlist des philosophes*, Paris, Le Passeur, 2015.

Aujourd'hui, c'est ce même regard que nous allons tenter de retrouver, au contact des contes et des chansons. S'en étonner, s'interroger, se laisser bousculer... « comme un enfant », pourrions-nous dire. C'est une idée assez commune de considérer que l'enfant est naturellement philosophe. Mais on trouve tout autant l'idée inverse ! Dans l'imaginaire commun, le philosophe est aussi celui qui a longtemps pensé, celui qui bénéficie de toute la sagesse de l'âge et de l'expérience. Est-ce à dire qu'il *sait* pour autant ? Fin philosophe, Jean Gabin l'a bien dit : la seule certitude que devrait amener le grand âge, c'est celle de ne pas savoir. C'est très socratique – « je sais que je ne sais pas », disait souvent Socrate à ses interlocuteurs. Voyons ensemble la chanson de Jean Gabin, **Maintenant je sais (1974)** dont l'humilité est hautement philosophique.

« Toute ma jeunesse, j'ai voulu dire je sais. Seulement, plus je cherchais et puis moins j'savais. Y a 60 coups qui ont sonné à l'horloge, j'suis encore à ma fenêtre, je regarde, et j'm'interroge. Maintenant je sais, je sais qu'on ne sait jamais. La vie, l'amour, l'argent, les amis et les roses. On ne sait jamais le bruit ni la couleur des choses. C'est tout ce que j'sais. Mais ça, j'le sais ».

On peut aussi ajouter une nuance importante : le regard du philosophe doit tout englober, tout scruter. Il ne doit pas se concentrer sur les seules choses belles, agréables, positives. Lorsque Jacques Brel chante qu'« il nous faut regarder, ce qu'il y a de beau », « derrière la saleté », « derrière les yeux plissés », « plus loin que les frontières qui sont de barbelés », il ne préconise pas là un point de vue pleinement philosophique. De fait, le philosophe ne doit pas être sélectif : il doit tendre à une vue d'ensemble, une vue complexe, faisant place au beau et au moins beau. Nous verrons très vite ensemble que la philosophie n'est pas toujours une partie de plaisir mais résumons d'abord ces quelques points d'introduction sur le regard philosophique. Le regard philosophique est une sorte d'étonnement qui incite à :

- Appliquer sur toute chose une forme de doute méthodique
- Chercher sans cesse la sagesse et la vérité
- Interroger les certitudes
- Ne pas se fier à l'habitude
- Débusquer les faux raisonnements et les arguments d'autorité
- Ne pas laisser ses propres idées devenir immuables
- Chercher des arguments, des raisons
- Imaginer d'autres manières d'être ou de faire
- Nuancer ses / les propos.

Maintenant que la démarche philosophique est un petit peu plus claire, nous allons traverser – de façon personnelle et relativement superficielle – l'histoire de la philosophie en quête des préceptes de bonheur que les philosophes ont pu laisser derrière eux...

Petite histoire de la philosophie, entre contes et chansons

Le bonheur des épicuriens :

Pour les épicuriens², être heureux, c'est avoir du plaisir. « Le plaisir est le principe et le but de la vie bienheureuse », écrit Épicure. Cela correspond bien à l'image populaire que l'on se fait généralement de l'épicurien : un bon vivant cherchant les plaisirs, la bonne nourriture, le bon temps, la bonne compagnie. En témoigne les multiples restaurants qui font référence à cette philosophie antique : « Le Resto d'Épicure », « Le Jardin d'Épicure », « Le Comptoir d'Épicure », L'Épicurien, L'Épicurieux, L'Épicurien, bref : sacrée promotion pour une philosophie datant pourtant du III^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Mais si l'on se réfère à l'ancienne école, celle qu'Épicure a fondée dans ce qu'il a appelé ses Jardins, au Nord-Ouest d'Athènes en 306 ACN, c'est tout de même tout autre chose... Voyons cela de plus près.

Décentré, à l'écart de la politique du centre d'Athènes, le Jardin d'Épicure est un endroit convivial où se mêlaient déjà hommes, femmes, enfants, vieillards, esclaves, petites et grandes gens sans distinction notoire³. Cela mérite d'être dit

² Pour une lecture pratique de la philosophie antique, nous vous conseillons la lecture de M.-A GAVRAY et G. JEANMART, *Comment devenir un philosophe grec*, Paris, PUF, 2023 et les travaux réalisés par l'ASBL liégeoise PhiloCité.

³ Qu'on ne remette pas à plus tard, parce qu'on est jeune, la pratique de la philosophie et qu'on ne se lasse pas de philosopher, quand on est vieux. En effet, il n'est, pour personne, ni trop tôt ni trop tard, lorsqu'il s'agit de veiller à la santé de son âme. D'ailleurs, celui qui dit que le moment est passé, ressemble à celui qui dit, s'agissant du bonheur, que son moment n'est pas encore venu ou qu'il n'est plus. Aussi le jeune homme doit-il, comme le vieillard, philosopher : de la sorte, le second, tout en vieillissant, rajeunira grâce aux biens du passé, parce qu'il leur vouera de la gratitude, et le premier sera dans le même temps jeune et fort avancé en âge, parce qu'il ne craindra pas l'avenir. Il faut donc faire

car la philosophie, à l'époque, tendait à être plus élitiste que cela – et on en a encore souvent cette image aujourd'hui. Il faut donc compter parmi les caractéristiques majeures de l'épicurisme celui d'être une philosophie communautaire et inclusive. En s'ouvrant de la sorte, vous l'imaginez, l'épicurisme a dû faire de gros efforts pour se rendre accessible à toutes et tous. On a donc abandonné le savant et long traité rébarbatif ainsi que le vocabulaire technique pour privilégier des formats faciles d'accès et aisés à mémoriser : des exercices, des maximes, et des lettres⁴. Autant de supports qui sont parvenus jusqu'à nous grâce aux correspondants d'Épicure que sont Pythoclès, Hérodote et Ménécée. À Rome, Lucrèce est aussi un bon représentant de l'épicurisme, bien qu'il soit bien plus tardif (98-55 ACN) et c'est encore l'épicurisme que l'on retrouve aujourd'hui dans des livres comme celui de Pierre Rabhi, *Vers la sobriété heureuse* (2010). Les maximes épicuriennes ont traversé les âges ! Vous connaissez sûrement la plus emblématique d'entre elles : le fameux « carpe diem » d'Horace que l'on retrouve dans le film *Le Cercle des Poètes Disparus* et qui signifie « cueille le jour »⁵. Ça reste dans la tête, n'est-ce pas ? C'était tout l'intérêt : une philosophie à portée de main, pour les bons et les mauvais moments. On peut aussi évoquer le quadruple remède qui était une formule en quatre temps, facile à mémoriser et censée résumer en quelques mots à peine l'essentiel de l'épicurisme. On l'appelait le *Tetrapharmakos*, et ses 4 thèses simples étaient les suivantes : 1) « les dieux ne sont pas à craindre », 2) « La mort n'est rien », 3) « Le bonheur est accessible », 4) « La douleur est supportable ».

On le présent déjà, l'épicurisme est en réalité bien différent de l'image populaire de l'épicurien. De fait, si le plaisir est le principe et le but de la vie bienheureuse et si cette caractéristique fait bel et bien de l'épicurisme une forme d'hédonisme, une culture du plaisir, tout de même : tout plaisir n'est pas bon à prendre pour autant ! En effet, les épicuriens ont une définition extrêmement minimale de ce qu'est le plaisir : le plaisir, c'est l'absence de peine physique (*aponie*) et de trouble psychique (*ataraxie*). On est loin du gros gourmand qui vit au jour le jour en dépensant tout son argent dans les restaurants, la mode, les sorties, les vacances, etc. D'où le titre de Pierre Rabhi : *Vers la sobriété heureuse*. Car c'est cela être vraiment épicurien : être heureux, mais de peu. Nous ne sommes pas face à un hédonisme de tous les excès : le plaisir est certes au cœur de l'existence, mais il faut savoir être minimaliste. Pour ce faire, il faut savoir distinguer les plaisirs durables (celui de ne manquer de rien, de n'avoir ni faim ni mal ni froid, par ex.) et les plaisirs éphémères (comme boire un bon vin, consommer des produits hors saison ou exotique, aller au restaurant ou chez l'esthéticienne, etc.), auxquels on préférera évidemment les premiers. On dira que les plaisirs catastématiques (qui durent) priment sur les plaisirs cinétiques (éphémères). On n'exclut évidemment pas les plaisirs cinétiques car tout plaisir est bon par nature... mais il ne faut pas en devenir dépendant, s'y attacher, s'en empoisonner, s'en illusionner... Vous voyez venir la première chanson épicurienne ? [Blind test !] ***On s'attache* (2007) de Christophe Maé.**

« Pourtant pas contre l'amour
Je serais même plutôt pour
Mais c'est pas pour autant qu'il faut
Qu'on s'attache et qu'on s'empoisonne
Avec une flèche qui nous illusionne, faut pas
Qu'on s'attache et qu'on s'emprisonne
Mais rien n'empêche que l'on s'abandonne, non »

de ce qui produit le bonheur l'objet de ses soins, tant il est vrai que, lorsqu'il est présent, nous avons tout et que, quand il est absent, nous faisons tout pour l'avoir. - Épicure, *Lettre à Ménécée*, 122.

⁴ Pour ceux qui ne peuvent pas, Hérodote, considérer avec une parfaite exactitude chacun de nos écrits sur la nature ni étudier attentivement les plus longs des livres que nous avons composés, j'ai préparé un abrégé de l'ensemble de la doctrine, de sorte qu'ils conservent en mémoire, d'une façon qui leur suffise, les maximes les plus générales, afin qu'en toutes circonstances ils puissent venir à leur propre secours sur les questions les plus capitales, chaque fois qu'ils s'attacheront à l'étude de la nature. Quant à ceux qui sont déjà suffisamment avancés dans leur aperçu de la totalité des choses, c'est le schéma de l'ensemble de la doctrine qu'il faut garder en mémoire. Nous avons en effet sans cesse besoin d'une perception globale, alors qu'il n'en va pas de même de la perception du détail. - Épicure, *Lettre à Hérodote*, 35-36, tr. D. Delattre *et al.*

⁵ Autre référence épicurienne du film, cette citation de Henry David Thoreau : « Je me suis enfoncé dans les bois car je voulais vivre intensément ; je voulais vivre au maximum. Bannir tout ce qui n'est pas la vie pour ne pas me rendre compte, au moment de mourir, que je n'avais pas vécu ».

« Il en faut peu pour être heureux
 Vraiment très peu pour être heureux
 Il faut se satisfaire du nécessaire
 Un peu d'eau fraîche et de verdure
 Que nous prodigue la nature
 Quelques rayons de miel et de soleil. »

Il faut donc savoir aimer sans trop s'attacher, savoir prendre du plaisir sans être dépendant, parvenir à apprécier au long terme les choses les plus simples de la vie. Et ça, ça ne vous rappelle pas une autre chanson ? Une chanson qui me permet de nouer les deux bouts car on la trouve dans une sorte de « conte initiatique » datant de 1894 et sorti en dessin animé en 1967... La maxime qui y est présentée et même chantée par un gros ours épicurien est celle du « **Il en faut peu pour être heureux** »... Vous l'aurez reconnu, il s'agit de Baloo et du *Livre de la jungle* de Rudyard Kipling, repris par Walt Disney plus de septante ans plus tard.

Se satisfaire du nécessaire, aimer les choses simples, s'adapter à ce que la nature met à notre disposition et se débarrasser du superficiel et envoyer valser, comme le chantait Olivier Ruiz (*J'envoie valser*, 2001), les preuves d'amour en or plaqué, les bagues et les cœurs en collier, les cages dorées... Chercher l'optimal plutôt que le maximal⁶. D'où la typologie des désirs épicuriens ci-contre. Épicure écrit :

« Il faut (...) prendre en compte que, parmi les désirs, les uns sont naturels et les autres sans fondement ; que, parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires et les autres seulement naturels ; et que, parmi les désirs nécessaires, les uns sont nécessaires au bonheur, d'autres à l'absence de tourments corporels, et d'autres à la vie elle-même. En effet, une observation rigoureuse des désirs sait rapporter tout choix et tout rejet à la santé du corps et à l'absence de trouble de l'âme, puisque c'est là la fin de la vie bienheureuse »⁷.

En guise de devoirs, testez vous-mêmes où vous classeriez vos propres désirs selon ces catégories 😊.

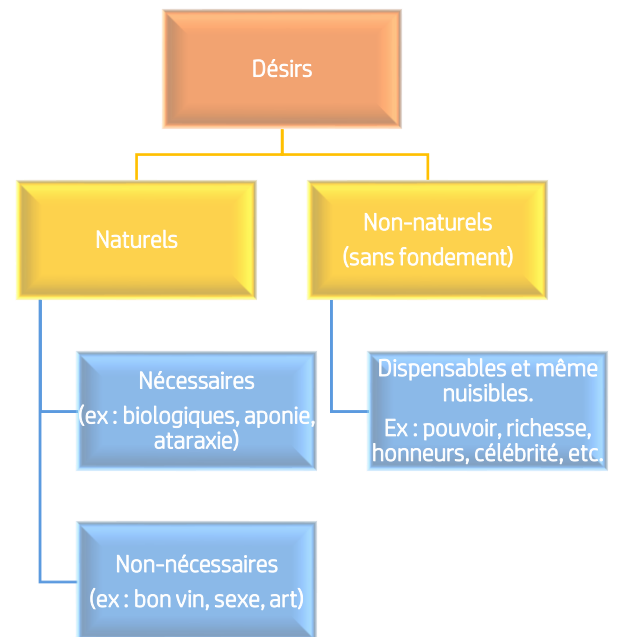
Dans la lignée de la chanson de Christophe Maé, on peut aussi évoquer un autre morceau, qui raconte une désillusion amoureuse, résultat d'un attachement sans doute trop intense ou du moins trop plein d'espoirs, de rêves et d'embellissements de la réalité. Faute d'avoir su aimer sans idéaliser, faute d'avoir su accepter le présent tel qu'il est sans faire des plans sur la comète, le chanteur déprime et soupire : « **Tu te laisses aller** » en 1960 – à croire qu'il ne l'avait pas vu venir. « L'amour comme une gueule de bois, désenivré un beau matin, on sort d'une sorte de délire hallucinatoire », écrit la philosophe Marianne Chaillan⁸. Tôt ou tard, le réel nous rattrape et l'imagination qui amplifiait nos désirs finit par nous mener à la désillusion... d'où la nécessité épicurienne de vivre au présent en calculant ses désirs !

On le voit, l'épicurisme a ceci de très moderne qu'il considère que le désir est indispensable à la vie. Il n'est pas question de les éradiquer totalement. Un autre courant philosophique en a pourtant fait, selon l'image populaire, son crédo : écarter les désirs et devenir... stoïque.

⁶ Nous atteignons l'*optimum* dès lors que nous réussissons à maintenir notre équilibre naturel grâce à un minimum d'efforts. Se limiter à l'*optimum* est le signe de la sagesse et du bonheur continu. Hédonisme, mais hédonisme minimaliste, optimal ! La quête du *maximum*, nous entraîne dans une course infinie du « toujours plus », rompant notre équilibre naturel car nous visons un accroissement infini et non naturel sans tenir compte de nos limites (qu'elles soient naturelles, psychiques, relationnelles).

⁷ ÉPICURE, *Lettre à Ménécée*, 127, tr. D. Delattre et al. Cf. *Maximes capitales*, 29.

⁸ M. CHAILLAN, *La Playlist des philosophes*, Paris, Le Passeur, 2015, p. 352.



« J'en ai assez faut bien qu'j'te l'dise
 Tu m'exaspères, tu m'tyrannises
 Je subis ton sale caractère
 Sans oser dire que t'exagères
 Oui t'exagères, tu l'sais maintenant
 Parfois je voudrais t'étrangler
 Dieu que t'as changé en cinq ans
 Tu l'laisses aller, tu l'laisses aller ».

Charles Aznavour

Le bonheur des stoïciens :

De la même manière qu'avec l'épicurisme, tâchons de voir si le stoïcisme est fidèle à l'image que l'on se fait généralement du stoïque – être impassible, à toute épreuve, blindé, indémontable, froid et sans passion, toujours de marbre.

Resituons d'abord un petit peu le contexte : le stoïcisme est une école philosophique grecque, à la fois théorique et pratique, comme l'épicurisme. Il y a eu bien des courants stoïciens mais le plus célèbre et celui sur lequel nous nous concentrerons aujourd'hui est le stoïcisme impérial représenté par **Sénèque** (+4-65 ; conseiller de Néron), **Épictète** (50-125 ; esclave affranchi) et **Marc Aurèle** (121-180 ; empereur en temps de guerres). Par leurs fonctions et statuts, on voit que le stoïcisme se mêle étroitement à la vie publique et aux hautes sphères du pouvoir. On n'est pas reclus dans des Jardins, loin de la vie politique comme c'était le cas du Jardin d'Épicure. L'école stoïcienne est appelée la *Stoa*, en raison du vaste portique sous lequel elle s'est érigée. Comme l'épicurisme, le stoïcisme est une école qui cherche à atteindre le bonheur. Mais on ne parlera pas d'hédonisme pour un stoïcien, car le plaisir n'est pas le bonheur. Sur le plaisir priment la constance et la tempérance. Travail sur soi et ascèse sont au programme pour se défaire, au moins dans un premier temps, de tout désir et de tout plaisir.

Pour autant, contrairement à l'image que l'on se fait du stoïcien, il ne faut pas bannir les sentiments : au contraire, il faut tout aimer, aimer sans faire de différence. C'est ce que les spécialistes appellent, non sans ambiguïté, l'amour indifférencié des stoïciens : ce n'est pas à proprement parler de l'indifférence, c'est même son contraire puisque c'est un vœu d'amour unanime, univoque, à l'égard du monde tel qu'il est, avec ses beautés et ses horreurs. Aimer le monde tel que les dieux l'ont créé, aimer le destin que Clotho nous a filé, écrit Marc Aurèle : « Contribue volontairement à l'œuvre de Clotho ; laisse-lui filer ta vie avec les événements qu'elle veut » (*Pensées*, IV, 34)⁹. Car en effet, et c'est un point fondamental, les stoïciens sont convaincus que l'univers est déterminé, qu'il y a un destin implacable, que les faits et les événements sont écrits... Conclusion ? Il y a certaines choses contre lesquelles on ne peut rien et que nous devons donc, non seulement accepter, mais *aimer* car le destin l'a voulu ainsi. Il ne faut donc pas, comme l'écrivait Rousseau à sa façon, « regimber contre la nécessité » mais l'accepter, mieux : l'aimer. C'est l'*amor fati* stoïcien (même si l'expression provient de Nietzsche, sa résonance stoïcienne est réelle).

On peut tout de même estimer qu'il n'est pas toujours facile de savoir distinguer ce qui est inévitable et ce qui ne l'est pas. Il n'est pas facile de savoir quand il nous revient d'agir ou de nous résigner. Les Stoïciens en étaient bien conscients, c'est pour cela que le tout premier précepte du *Manuel* d'Épictète, principe qui est aussi le plus célèbre, nous dit qu'il est primordial d'apprendre à distinguer ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. Lisons-le ensemble :

1. Parmi les choses qui existent, certaines dépendent de nous, d'autres non. De nous, dépendent la pensée, l'impulsion, le désir, l'aversion, bref, tout ce en quoi c'est nous qui agissons ; ne dépendent pas de nous le corps, l'argent, la réputation, les charges publiques, tout ce en quoi ce n'est pas nous qui agissons. **2.** Ce qui dépend de nous est libre naturellement, ne connaît ni obstacles ni entraves ; ce qui n'en dépend pas est faible, esclave, exposé aux obstacles et nous est étranger. **3.** Donc, rappelle-toi que si tu tiens pour libre ce qui est naturellement esclave et pour un bien propre ce qui t'est étranger, tu vivras contrarié, chagriné, tourmenté ; tu en voudras aux hommes comme aux dieux ; mais si tu ne juges tien que ce qui l'est vraiment - et tout le reste étranger -, jamais personne ne saura te contraindre ni te barrer la route ; tu ne t'en prendras à personne, n'accuseras personne, ne feras jamais rien contre ton gré, personne ne pourra te faire de mal et tu n'auras pas d'ennemi puisqu'on ne t'obligera jamais à rien qui soit mauvais pour toi. **4.** À toi donc de rechercher des biens si grands, en gardant à l'esprit que, une fois lancé, il ne faut pas se disperser en œuvrant chichement et dans toutes les directions, mais te donner tout entier aux objectifs choisis et remettre le reste à plus tard. Mais si, en même temps, tu vises le pouvoir et l'argent, tu risques d'échouer pour t'être attaché à d'autres buts, alors que seul le premier peut assurer liberté et bonheur. **5.** Donc, dès qu'une image ou une représentation viendra te troubler l'esprit, pense à te dire à son sujet : "Tu n'es que représentation, et non la réalité dont tu as l'apparence". Puis, examine-la et soumets-la à l'épreuve des lois qui règlent ta vie : avant tout, vois si cette réalité dépend de nous ou n'en dépend pas ; et si elle ne dépend pas de nous, sois prêt à dire : "Cela ne me regarde pas" ». ÉPICTÈTE, *Manuel*, I.

Pour être un bon stoïcien, il faut donc se rappeler constamment cette distinction. C'est une façon de tirer profit de tout en faisant un bon usage de notre liberté : la sphère de cette notre liberté étant limitée, comme le sont aussi nos capacités, il ne faut pas regimber contre la nécessité mais la recevoir avec amour tout en assumant pleinement ce qui

⁹ Clotho, c'est un peu comme les Moires dans Hercule, vous savez, celles qui se passent un œil et sont chargées de couper le fil de l'existence à ceux dont l'heure est venue : et là encore, il faut les aimer, nous dit Marc Aurèle.

relève de notre propre liberté, de notre responsabilité... nos représentations (*phantasia*), nos jugements sur les choses qui nous arrivent.

L'enjeu peut consister, par exemple, à détecter chez soi la plainte et à chercher à l'éradiquer. « Il faut que je meure ; dois-je aussi gémir ? Il faut que je sois emprisonné ; dois-je aussi me lamenter ? Il faut que je parte en exil, m'empêche-t-on de partir en riant, de bonne humeur, serein ? » (Épictète, *Entretiens* I, 1, 22). Un vrai travail de distinction est de mise, pour commencer à philosopher...

« Quitte à tout prendre
Prenez mes gosses et la télé
Ma brosse à dents, mon revolver
La voiture, ça c'est déjà fait
Avec les interdits bancaires
Prenez ma femme, le canapé
Le micro-ondes, le frigidaire
Et même jusqu'à ma vie privée
De toute façon, à découvert
Je peux bien vendre mon âme au Diable
Avec lui, on peut s'arranger
Puisqu'ici, tout est négociable
Mais vous n'aurez pas
Ma liberté de penser »

Notre problème essentiel tient donc à tout ce que nous ajoutons à la réalité factuelle et qui nous conduit à la voir sous des angles qui nous la rende effrayante, triste, défavorable. Nous faisons en bonne partie notre propre malheur, disent les Stoïciens. À nous de maîtriser notre véritable liberté, à commencer par celle de penser... [**Ma liberté de penser, Florent Pagny, 2003**].

Il dépendra donc de nous, face au capitalisme dont parle Pagny, de juger s'il est ou non évitable... S'il est évitable : à nous de jouer – pour le meilleur ou pour le pire, la plupart d'entre nous sommes sortis de la conception déterministe du monde stoïcien : si le capitalisme dépend de nous, nous pouvons tenter de l'éradiquer. Mais si nous étions dans une conception déterministe des choses, on estimerait que les ravages du capitalisme sont le fruit du destin et qu'il ne faut donc pas s'en attrister mais apprendre à vivre avec, à l'aimer, tout en préservant notre liberté de représentation, notre liberté de penser. Certes, l'huissier peut vous confisquer votre voiture, mais pas votre liberté de penser.

Pour un stoïcien, il faut d'abord apprendre à ne rien désirer du tout (cela tombe bien si on est aussi peu matérialiste que semble l'être Pagny dans sa chanson). Ce n'est qu'ensuite, après une première ascèse, que l'on pourra réintégrer petit à petit, dans notre régime, des désirs et des plaisirs sagement mesurés.

« Souviens-toi que tu dois te comporter comme si tu participais à un banquet. Le plat qui circule est arrivé jusqu'à toi : étendant la main, sers-toi avec modération. Il repart ? Ne le retiens pas. Il ne vient pas encore : ne projette pas au loin ton désir, mais attends jusqu'à ce qu'il arrive à toi. Fais de même pour les enfants, pour la femme, pour les magistratures, pour la richesse : et, un jour, tu seras un digne convive des dieux » (Épictète, *Manuel*, 15).

Charles Aznavour, encore lui, n'enviait-il pas le stoïcien lorsqu'il chantait « Il faut savoir quitter la table, lorsque l'amour est desservi, sans s'accrocher l'air pitoyable, mais partir sans faire de bruit » (*Il faut savoir*, 1961). Cette chanson évoque non seulement le travail de représentation qui nous est demandé pour distinguer ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas (en l'occurrence : si l'amour s'en est allé définitivement, nous pouvons ne pas nous acharner bêtement). Dans sa chanson, Aznavour avoue être un mauvais stoïcien : « mais, moi, je n'ai pas su », dit-il à la fin de la chanson. Et c'est bien normal : difficile d'être stoïcien à temps plein ! Marc Aurèle le reconnaissait déjà lorsqu'il pleurait la mort d'un proche et qu'on venait lui reprocher d'être incohérent vis-à-vis de ses valeurs philosophiques. Il ne faut pas avoir une vision trop caricaturale des philosophes stoïciens : leur philosophie est un idéal, un exercice qui s'apprend et s'entretient. On ne peut pas toujours y parvenir. Cela fait partie du jeu.

Pour terminer sur une touche moins pessimiste que celle d'Aznavour qui « n'a pas su », nous pourrions évoquer une autre chanson stoïcienne, dont les bases sont plus tristes encore qu'une « simple rupture » amoureuse. Je parle de la seule chanson en langue anglaise d'aujourd'hui : une chanson qui a été composée par Brian May depuis le point de vue du leader du groupe qui, hélas, n'a jamais pu l'interpréter en live car le virus du sida l'a enlevé à la scène. Il s'agit de **Show must go on (1991)** du groupe Queen. Face à ce coup dur, le groupe décide qu'il faut continuer à jouer, que le show ne doit pas s'arrêter là. Belle preuve de stoïcisme : face à un état de santé incurable, face au décès

"The show must go on
The show must go on, yeah
Inside my heart is breaking
My makeup may be flaking
But my smile, still, stays on"

même. Il n'y a rien d'autre à faire que d'accepter le fil des événements, si possible l'aimer, car il ne tient qu'à nous de continuer à chanter plutôt qu'à pleurer...

« Hakuna Matata,
mais quelle phrase
magnifique.
Hakuna Matata,
quel chant fantastique !
Ces mots signifient que
tu vivras ta vie,
sans aucun souci,
Philosophie ! »

Si on devait traduire cela en langage Disney, comme on l'a fait tout à l'heure avec le « il en faut peu pour être heureux de Baloo », nous pourrions dire que la version Disney du stoïcisme est le célèbre **Hakuna Matata (1994)**, de Timon et Pumba dans *Le Roi Lion*. Ce n'est pas vraiment un conte mais on s'en rapproche un peu quand même 😊. On comprend mieux la portée stoïcienne de cette maxime si l'on se rapporte au moment où elle est chantée par ces deux animaux farfelus. Timon et Pumba poussent en effet cette chansonnette lorsque Simba, perdu et affligé par le meurtre de son père, croise leur route. « - On peut faire quelque chose ? - Non, à moins de changer le passé, dit Simba ». Bam : nous sommes face à ce qui ne dépend pas de nous, Simba a raison de penser la chose impossible. Mais en bons stoïciens, Timon et Pumba lui ouvrent les yeux et lui montrent qu'il ne tient qu'à lui d'aller de l'avant et de vivre une vie « sans aucun souci » grâce (et ils le disent explicitement !) à un soupçon de philosophie. Voilà ce qui dépend de lui.

Face aux affres de la vie, le stoïcien est donc celui qui cherche à agir et réagir adéquatement. Le mieux possible. En fonction de quoi me direz-vous ? En fonction des rôles que la vie lui fait jouer. Père, mère, fille, frère, professeur, animateur, directeur, amant, oncle, tante, cousin, cousine, citoyen, citoyenne, empereur pour certains... nos casquettes sont multiples et importent beaucoup dans la discipline stoïcienne ! Pour eux, la définition de ces rôles détermine les actions jugées appropriées (*kathekonta*) et les devoirs (*officia*) qui nous incombent. Il convient donc de réfléchir à nos différentes casquettes quand on agit. Le chanteur français Ben Mazué énumère assez bien les multiples rôles qu'une femme peut jouer dans sa chanson *La femme idéale (2017)*. Précisément, il nous dit qu'il est impossible de les jouer tous à la perfection – même si un véritable stoïcien tentera toujours de le faire...

« Maîtresse hors-pair, âme-sœur
Bosseuse en or, mais femme, sœur
Tu peux pas, tu peux pas,
tu peux pas, tu peux pas
Maîtresse hors-pair, âme-sœur
Bosseuse en or, mais femme, sœur
Tu verras, plus l'temps passera,
plus tu sauras »

Il y a d'ailleurs une casquette que la chanson néglige et que nous oublions très souvent : celle d'« individu mortel » ! Et pourtant, nous la portons constamment... En bonne stoïcienne, Dalida semblait être consciente de sa casquette d'être mortelle lorsqu'elle rêvait de mourir sur scène. Pour le coup, elle sait qu'elle n'est pas vouée à vivre éternellement – c'est le *memento mori* stoïcien, pendant du *carpe diem* épicurien. Il nous rappelle qu'on est constamment en train de mourir ! La mort n'est pas qu'un moment soudain qui nous tombe dessus, c'est un processus. Dès le premier jour où nous respirons, nous sommes sur le chemin de la mort. Dalida le sait pertinemment. Ceci dit, elle nous démontre qu'elle est aussi stoïcienne d'une seconde manière, certes assez radicale, lorsqu'elle écrit : « Moi qui ai tout choisi dans ma vie, je veux choisir ma mort aussi ». La première partie de la phrase, par sa radicalité, nous mène à penser que Dalida a fait tout l'usage qu'elle pouvait de ce qui dépendait d'elle et qu'elle compte encore en faire autant pour sa mort – dont elle veut choisir le lieu et le moment. C'est encore une pensée stoïcienne même si, d'une certaine manière, cela va à l'encontre du fil de la vie que de choisir quand on estime pouvoir le couper soi-même.

Avant de regarder de plus près les paroles, je ne peux m'empêcher de faire un lien avec un épisode très connu de l'histoire du stoïcisme : celui du suicide de Sénèque¹⁰. Accusé d'avoir conspiré contre l'empereur Néron dont il a pourtant fait l'éducation, Sénèque est condamné au suicide – c'était assez courant à l'époque, on peut aussi penser à Socrate. Plutôt que de boire la ciguë comme l'a fait Socrate, Sénèque s'ouvre les veines. Face à cette injonction

¹⁰ **Sur la mort de Sénèque** (complot contre l'empereur Néron, appelé Conjuración de Pison) : « La mort de Burrus brisa la puissance de Sénèque, parce que la politique du bien n'avait plus le même pouvoir, maintenant que l'un de ceux que l'on pourrait appeler ses chefs était mort et que Néron penchait vers les hommes du pire. Ces mêmes hommes lancent contre Sénèque des accusations variées, lui reprochant de chercher encore à accroître ses richesses, déjà immenses, et qui dépassaient déjà la mesure convenant à un particulier, de vouloir s'attirer la faveur des citoyens et, par la beauté de ses jardins et la magnificence de ses villas, surpasser même le prince. On lui faisait grief aussi de sa gloire d'homme de lettres et de composer plus fréquemment des poèmes depuis que Néron s'était mis à les aimer. Ennemi affiché des divertissements du prince, il dépréciait son habileté à conduire les chevaux, se moquait de sa voix chaque fois qu'il chantait. Jusqu'à quand n'y aurait-il rien de beau dans l'État qui ne passât pour être l'œuvre de cet homme ? Assurément, Néron était sorti de l'enfance et était dans la force de sa jeunesse ; qu'il renvoyât son instituteur, puisqu'il avait pour l'instruire des personnages suffisamment illustres, ses propres ancêtres. » TACITE, *Annales*, XIV, 52.

impériale jugée inévitable, Sénèque (comme Socrate) préfère mettre lui-même fin à ses jours plutôt que de voir accourir les représentants de l'Empire. C'est un fait assez étonnant du stoïcisme (qui n'a d'ailleurs pas toujours fait l'unanimité à l'intérieur même du stoïcisme et qui rappelle les débats contemporains sur l'euthanasie) : le suicide y est perçu, dans certain cas, comme un acte de bravoure, un acte qui manifeste la liberté même de l'être humain à son paroxysme. Sénèque, face aux injonctions de l'empereur, mobilise sa capacité à choisir, sa *prohairesis*, comme Dalida, « il veut choisir sa mort aussi ». Voyons les paroles de **Mourir sur scène (1983)** :

« Viens, mais ne viens pas quand je serai seule
Quand le rideau un jour tombera
Je veux qu'il tombe derrière moi
Viens, mais ne viens pas quand je serai seule
Moi qui ai tout choisi dans ma vie
Je veux choisir ma mort aussi
Il y a ceux qui veulent mourir un jour de pluie
Et d'autres en plein soleil
Il y a ceux qui veulent mourir seuls dans un lit
Tranquilles dans leur sommeil
Moi je veux mourir sur scène
Devant les projecteurs
Oui, je veux mourir sur scène
Le cœur ouvert tout en couleurs
Mourir sans la moindre peine
Au dernier rendez-vous
Moi je veux mourir sur scène
En chantant jusqu'au bout ».

Nous nous sommes attardés longuement sur ces deux philosophies anciennes que sont l'épicurisme et le stoïcisme. C'est un choix de ma part car la question du bonheur y était particulièrement cruciale. Ce sont deux philosophies à la fois théoriques et pratiques, peu enclines à l'abstraction. Elles ont un large succès aujourd'hui encore et sont même souvent reprises de façon plus ou moins fidèle dans les livres et les pratiques contemporaines de développement personnel – les philosophies orientales suivent généralement le même sort.

Dans la suite de cet atelier, nous allons faire un très large saut dans l'Histoire et nous retrouver, par-delà le Moyen-âge sur lequel nous reviendrons peut-être brièvement, en plein 17^{ème} siècle. Je le rappelle : le format de l'atelier d'aujourd'hui offrait de multiples possibilités, les auteurs abordés ici relèvent d'un choix personnel et d'une contrainte de temps – en deux heures, on ne pourra pas parler de tout le monde. Je ne peux que vous inviter à compléter ce panorama de votre côté, avec vos propres ressources philosophiques, littéraires et musicales.

Le bonheur avec Pascal :

Après les courants, passons donc aux philosophes et à Pascal (1623-1662) en particulier. Avec lui, on s'intéresse moins à ce qu'est le bonheur qu'à tout ce qui peut le parasiter, tout ce qui peut nous en priver. La première entrave au bonheur est notre constant besoin de divertissement. Je le cite : « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre ». C'est une pensée qui a beaucoup circulé pendant la pandémie du Coronavirus. Elle nous a en effet montré combien l'ennui pouvait être déprimant et combien nous avons besoin de divertissement pour « survivre ». Évidemment, durant le covid, c'était un enfermement forcé, on ne restait pas dans sa chambre de son plein gré. Mais c'était tout de même une sacrée expérience pascalienne ! Selon lui, le divertissement est le couvercle ou les œillères que nous mettons sur les questions qui nous tourment... des questions souvent métaphysiques comme la mort, le sens de la vie, la finitude du monde et de nos ressources. Et c'est bien malheureux qu'on ne puisse y penser avec apaisement et sérénité. « C'est bien être malheureux [écrit-il encore] que d'être dans une tristesse insupportable, aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti ».

Le divertissement, c'est *Touche pas à mon poste*, après le repas du soir. C'est la petite voix qui nous dit, « ne t'en fais pas, n'y pense pas, on verra ça plus tard ». Pascal ne dit pas qu'il faut bannir le divertissement de la vie humaine, il dit qu'il faut ne pas en être trop gourmand et, surtout, le voir pour ce qu'il est : une fuite, une manière de se débiter face

aux difficultés de la vie humaine, face à la fragilité qui nous caractérise, face à la misère qui accompagne toute vie humaine. « Misère », c'est un mot très pascalien. Sans Dieu, l'homme est misérable parce qu'il est mortel... et parce qu'en plus il le sait – contrairement à l'animal, « l'homme est un roseau pensant ». C'est d'ailleurs la conscience de son état qui fait toute la grandeur de l'homme. Mais malgré tout, il reste difficile de regarder cette misère de la condition humaine dans le blanc des yeux et c'est pour éviter d'avoir à le faire qu'on se divertit, en d'autres termes, qu'on joue,

« Qui dit études dit travail, qui dit taff te dit des thunes, qui dit argent dit dépenses, qui dit crédit dit créance. Qui dit dette, te dit huissier, lui dit assis dans la merde, Qui dit amour, dit les gosses, dit toujours et dit divorce. Qui dit proches, te dit deuils, car les problèmes ne viennent pas seul. Qui dit crise, te dit monde, dit famine et dit tiers monde. Qui dit fatigue dit réveil, encore sourd de la veille alors on sort pour oublier tous les problèmes. Alors on danse ».

qu'on regarde la TV, qu'on lit des romans, qu'on aime les potins, qu'« on sort pour oublier tous les problèmes », nous dit Stromae – **Alors on danse (2010)**.

Le bonheur avec Rousseau :

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) est le penseur par excellence de l'État de Nature. Dans son *Second Discours*, en 1754, ce penseur de Genève fait une histoire hypothétique de l'homme, depuis l'état dit sauvage à l'état de société qui lui est contemporain, une société faite d'inégalités, d'appropriations des ressources naturelles, de contraintes, de besoins impossibles à assouvir, d'insatisfactions, d'injustices, un monde certes déjà lointain pour nous mais dans lequel on ne peut que voir les prémises du nôtre. Pour Rousseau, le malheur de l'homme vient de cette course au progrès hélas inévitable. Sa philosophie est en quelques sortes l'arrière-fond de la chanson de Boris Vian, *La complainte du progrès (1956)* :

« Autrefois pour faire sa cour, on parlait d'amour
Pour mieux prouver son ardeur, on offrait son cœur
Maintenant, c'est plus pareil, ça change, ça change
Pour séduire le cher ange, on lui glisse à l'oreille

Ah, Gudule, viens m'embrasser et je te donnerai :
un frigidaire, un joli scooter, un atomixer, et du
Dunlopillo. Une cuisinière avec un four en verre,
des tas de couverts, et des pelles à gâteaux.
Une tourniquette, pour faire la vinaigrette, un bel
aérateur pour bouffer les odeurs, des draps qui
chauffent, un pistolet à gaufres, un avion pour
deux, et nous serons heureux ».

Contrairement à ce qu'on a pu dire, Rousseau ne nous incite pas à revenir en arrière, à rétrograder, il sait que la chose est impossible. C'était donc aussi injuste qu'inexacte que Voltaire le blâme de « vouloir nous faire marcher à quatre pattes »... Mais on ne se défait pas si facilement des étiquettes qui nous collent à la peau. Rousseau reste et restera sans doute toujours le philosophe nostalgique de la vie sauvage. Ainsi, on peut penser, même si le rapprochement reste très rapide, à lier Rousseau et la chanson d'Henri Salvador (1965) : « Le travail, c'est la santé, rien faire c'est la conserver »... ce n'est en vérité pas l'éloge de la fainéantise du farniente que Rousseau nous délivre dans ses écrits : c'est plutôt une valorisation du minimalisme qui caractérise l'homme à l'état sauvage et qu'il imagine doté d'une bonté naturelle, d'un instinct droit et sans perversion, un homme vite satisfait, simple, mesuré, ayant peu d'imagination et donc peu de besoin, peu d'envie. Ce sont les mêmes valeurs qu'un conte tel Aladin met en avant : la mesure, la simplicité, l'honnêteté sont gages de bonheur là où l'avidité et la manipulation causent notre malheur.

On est loin de l'homme *laborans* dont parle Hannah Arendt et qui nous rappelle – sans néanmoins s'y confondre – la philosophie marxiste que nous allons aborder de ce pas.

Le bonheur avec Marx :

De Marx (1818-1883), on retient beaucoup de choses, et notamment son travail autour du capitalisme, des classes sociales et du travail. La philosophie de Marx, avant d'être révolutionnaire, est critique : elle pointe du doigt le déterminisme socio-économique de notre société capitaliste et les inégalités sociales qui y sont liées. Selon notre naissance, notre pays, notre famille, notre chance dans la vie : nous n'avons précisément pas les mêmes vies que d'autres et toute notre existence, jusqu'à notre avenir, est impacté par ce hasard de l'existence. Il dénonce ce que Marianne Chaillan appelle « la loterie de l'existence »¹¹. Bourgeoisie ou prolétariat, ce n'est pas la même vie qui nous attend. Pour toutes celles et ceux qui gagnent tout juste leur croute, le travail risque de devenir aliénant : on ne se reconnaît plus dans rien. Ni dans ce qu'on produit (qui nous échappe pour mieux déboucher dans le monde des échanges commerciaux), ni dans ce qu'on fait (nos actions étant récupérées par l'entreprise), ni dans celles et ceux

¹¹ M. CHAILLAN, *La Playlist des philosophes*, Paris, Le Passeur, 2015, p. 113.

qu'on côtoie (qu'on n'aborde plus sous un jour humain mais sous un jour, à nouveau, marchand, producteur). Dans ce contexte, le travail nous rend étrangers à nous-mêmes et à autrui au point de priver notre vie de tout sens en dehors de celui d'une production dont les fruits ne nous reviennent même pas vraiment. C'est un peu ce que raconte Serge Gainsbourg dans **Le poinçonneur des lilas (1959)**.

« J'fais des trous, des petits trous, encore des petits trous. Des petits trous, des petits trous, toujours des petits trous. Y a d'quoi devenir dingue, de quoi prendre un flingue. S'faire un trou, un petit trou, un dernier petit trou Un petit trou, un petit trou, un dernier petit trou. Et on m'mettra dans un grand trou, et j'n'entendrai plus parler d'trou, plus jamais d'trou, de petits trous, de petits trous, de petits trous »

Alors que le travail devrait être l'accomplissement de l'homme, sa spécificité même, la possibilité de son épanouissement et de son bonheur. Il devient un fardeau mécanique, aliénant, déshumanisant. Le travail cesse d'être une fin en soi, il se réduit au pur statut de moyen et, par là-même, perd tout son sens, perd toute sa valeur proprement humaine. Le poinçonneur de lilas est donc une dérive de ce que le « bon travail » est censé être. Une dérive hélas bien commune.

Avec les dérives viennent ou devraient venir (c'est selon) les rébellions, les révolutions : Marx n'y est pas insensible. Sa philosophie tend aussi vers l'action et ne se réduit pas à l'analyse critique et théorique : dans *Le Capital*, Marx définit le communisme comme « le mouvement réel qui abolit l'état actuel ».

Dans « **Rouge** » (1993) de Goldman (avec Michael Jones et Carole Fredericks), on reconnaît cet idéal marxiste d'un monde plus commun, un monde où l'aliénation par le travail bat en retraite, un monde où les inégalités sont corrigées... un monde où il serait enfin possible d'être heureux. Dans la chanson, c'est le Rouge révolutionnaire pour dépasser le noir du capitalisme.

Même si la chanson n'évoque pas explicitement le communisme, la couleur rouge en est évidemment souvent le symbole – tout comme les Chœurs de l'armée rouge qui accompagnent cette version. Le texte de Goldman évoque en réalité les suites de la révolution russe de 1917, la guerre civile sur laquelle elle a débouché. Il fait le vœu d'une société plus pacifique, plus égalitariste, où les richesses et les propriétés seraient mieux réparties... Le rouge après le noir, disaient-ils, pour avoir enfin « du bonheur plein nos maisons ».

« Y aura des jardins, d'amour et du pain
Des chansons, du vin, on manquera de rien
Y aura du soleil sur nos fronts
Et du bonheur plein nos maisons
C'est une nouvelle ère, révolutionnaire

On aura du temps pour rire et s'aimer
Plus aucun enfant n'ira travailler
Y aura des écoles pour tout l'monde
Que des premières classes, plus d'secondes
C'est la fin de l'histoire, le rouge après le noir ».

Le bonheur avec Nietzsche :

Avec Friedrich Nietzsche (1844-1900), on suit le même mouvement révolutionnaire puisqu'on philosophe à coup de marteaux : on fait tomber les certitudes, on dérange les intellectuels et les bourgeois trop bien logés, les classes populaires trop peu indignées. On réveille les troupes car on ne peut être heureux sous la tutelle des idoles qui nous incitent à croire qu'il y a un « monde d'après » pour compenser les affres du « monde de maintenant ». Il s'attaque au système religieux (qui est à ses yeux, comme le disait déjà Marx, une sorte d'« opium du peuple » qui promet le bonheur dans l'au-delà et assure sans preuve que les derniers seront les premiers). Son souhait : que dieu soit mort. Il le clame haut et fort.

À côté de sa critique de la religion, Nietzsche s'attaque aussi aux systèmes philosophiques d'inspiration platonicienne qui rendent le monde trop abstrait à coup de concepts vagues et trop généraux et qui, surtout, négligent le monde présent au profit d'un monde d'Idées et d'abstractions oppressantes pour des individus jamais assez bien, jamais assez parfaits, toujours de pâles copies de ce qu'ils devraient être – libres, vrais, etc. Comme le dit Marianne Chaillan, « Nietzsche aura donc pour ennemis aussi bien les philosophes métaphysiciens que les religieux en tant qu'ils déprécient tous deux cette vie au nom d'une autre vie »¹².

¹² M. CHAILLAN, *La Playlist des philosophes*, Paris, Le Passeur, 2015, p.27.

Il ne faut pas chercher la consolation ou la compensation dans un arrière-monde, dans un au-delà, pas plus qu'il ne faut s'abaisser à l'autorité du philosophe métaphysicien et du prêtre religieux. Il faut penser par soi-même dès le présent, dans ce monde, pour déloger les voleurs de présent, les dispensateurs de fausses promesses, les procrastinateurs du bonheur. C'est en ce sens que la philosophie de Nietzsche est une philosophie qui marche à la dynamite ou au marteau. Malgré sa santé fragile et son côté solitaire, Nietzsche n'a-t-il pas écrit : « Je ne suis pas un homme, je suis de la dynamite » ? C'est en raison de cette philosophie exigeante que l'on peut associer Nietzsche à la chanson de Starmania **Quand on arrive en ville (1978)**. Une chanson qui décape, avec des protagonistes tout aussi dynamiques voire dynamites que Nietzsche, avides de bonheur ici et maintenant, en colère contre tous ceux et celles qui remettent leur bonheur à d'autres ou à plus tard. Il n'y aura ni consolation ni dieu. On est à l'opposé du bonheur

« Nous, tout ce qu'on veut, c'est être heureux. Être heureux avant d'être vieux. On prend tout ce qu'on peut prendre en attendant. Quand viendra l'an 2000, on aura quarante ans. Si on vit pas maintenant, demain, il sera trop tard. Qu'est-ce qu'on va faire ce soir ? On va peut-être tout casser. Si vous allez danser, ne rentrez pas trop tard, de peur qu'on égratigne vos Jaguars. Préparez-vous pour la bagarre. C'est la panique sur les boulevards, quand on arrive en ville ».

Mais après avoir dénoncé les faiblesses dont l'homme est capable, encore faut-il savoir développer sa force. On sait en effet qu'il ne faut pas laisser son bonheur dépendre de gourous, de dieux, ou d'au-delà divers et variés, qu'il ne faut pas se cacher derrière des autorités qui décident à notre place et nous retirent notre capacité à être heureux. Mais une fois ces menaces écartées, une fois que la dynamite a fait table rase, comment atteindre le bonheur et comment « vivre avant d'être vieux » ? On peut ici invoquer une autre chanson d'allure nietzschéenne : **Savoir aimer (1997)** de Florent Pagny. Cette chanson illustre bien ce qu'on appelle le « oui » de Nietzsche. Dire oui à la vie. La prendre comme elle vient et en jouir le plus possible tant qu'elle est là, avant qu'il soit trop tard. Nietzsche nous incite donc à aimer la vie comme elle est, avec ses défauts et avec la part d'inévitable qui la caractérise. La dynamite n'enlève pas à la vie ses malheurs, ses injustices, ses aléas, elle tend seulement à enlever les impostures – ce qui n'est pas une mince affaire. Il faut donc apprendre, après la dynamite et le marteau, à aimer la vie comme elle est, à dire oui, à (cf. paroles).

« Savoir sourire à une inconnue qui passe. N'en garder aucune trace, sinon celle du plaisir. Savoir aimer, sans rien attendre en retour, ni égard ni grand amour, pas même l'espoir d'être aimé. Mais savoir donner. Donner sans reprendre. Ne rien faire qu'apprendre. Apprendre à aimer. Aimer sans attendre. Aimer à tout prendre. Apprendre à sourire. Rien que pour le geste, sans vouloir le reste. Et apprendre à vivre, et s'en aller ».

Le bonheur avec Sartre :

Faisons encore un bon dans le temps et passons à la philosophie existentialiste de Jean-Paul Sartre (1905-1980). À sa façon, c'est aussi une philosophie qui fonctionne à la dynamite. Sartre ne s'attaque pas tant à une tranche précise de la population ou à une fonction comme c'est le cas pour Nietzsche et les religieux. Sa cible, c'est le salaud et, sans vouloir vous offenser, je pense qu'il nous arrive à toutes et à tous d'être ce salaud sartrien. Le salaud, c'est celui qui dénie sa qualité d'être libre, qualité qui fait pourtant le propre de la nature humaine. Le salaud, c'est celui qui prétend que l'essence précède l'existence alors que, pour Sartre, et c'est bien connu : **c'est l'existence qui précède l'essence**. Je m'explique : un objet n'est pas libre car son destin est tout tracé. Le crayon, par exemple, a été pensé avant d'être créé, on lui a destiné un usage, on l'a façonné pour qu'il le remplisse. Le crayon est fait pour crayonner – c'est son essence et celle-ci est déterminée avant même que le crayon ne soit créé, produit. De fait, l'humain n'est pas déterminé comme l'est un crayon ou une poupée « normale » : l'humain existe avant toute chose – avant d'être X, Y ou Z – on est face à un cas limite lorsque la Barbie du film de Mattel (Greta Gerwig, 2023) en vient à chanter « What was I made for ? », la poupée devient peu à peu humaine et retourne l'équation sartrienne : elle ne sait plus son essence, elle a à se construire. C'est à lui de se forger une essence, dit Sartre. C'est à lui de se former par ses choix, par ses décisions. Il sera ce qu'il a choisi d'être, pourrait-on dire de façon caricaturale. C'est cela que signifie la phrase : l'existence précède l'essence.

L'homme est en ce sens *libre*, mais aussi *responsable* en raison même de cette liberté ! Il est responsable de ce qu'il est car il pourrait et peut être constamment autre chose. D'où le sentiment de nausée dont parle Sartre : c'est stressant d'être libre, ça donne le vertige disait déjà Søren Kierkegaard, précurseur danois de l'existentialisme ! Parfois, on

envierait presque la vie facile du crayon... De fait, pour l'humain, chaque jour peut être l'occasion de se refaçonner autrement, de changer de vie, de sortir d'une mauvaise passe, d'une mauvaise habitude. C'est un peu ce que chante Dahô dans **Le 1^{er} jour (2001)**.

« Un matin comme tous les autres, un nouveau Paris. Rechercher un peu de magie dans cette inertie morose. Clopin clopan sous la pluie, jouer le rôle de sa vie. Puis un soir le rideau tombe, c'est pareil pour tout l'monde. Rester debout mais à quel prix. Sacrifier son instinct et ses envies les plus essentielles. Mais tout peut changer aujourd'hui est le premier jour du reste de ta vie. Plus confidentiel »

C'est une chanson pour les hommes qui s'assument. Tout le contraire du salaud sartrien, c'est celui qui dit « j'y peux rien, je suis comme ça ». Le salaud, c'est aussi celui qui collabore pendant la guerre en prétendant qu'il n'a pas eu le choix. C'est un exemple assez radical que prend Sartre lui-même. Contre « ce salaud de collabo », Sartre écrit : « on n'a jamais été si libre que sous l'Occupation », on n'a jamais été si libre parce qu'on n'a jamais autant senti le poids, le fardeau, voire la nausée qui accompagne notre liberté : face à un moment historiquement intense comme celui de l'Occupation, nous avons à nous positionner, à choisir ce que nous voulons être, ce que nous voulons faire. Le salaud, c'est celui qui prétend qu'il n'a pas le choix, qu'il n'est pas responsable de l'usage qu'il fait ou fera de sa liberté.

Ici, je vous propose un petit extrait du film d'animation **Shrek Le Troisième**, qui regroupe tous les contes possibles et inimaginables de Peter Pan à Cendrillon, en passant par Pinocchio et les trois petits cochons. Dans cet extrait, le futur Roi Arthur interrompt une pièce de théâtre qui tourne au cliché des Bons contre les Méchants. Il interpelle l'assemblée et les acteurs et les incite à se voir autrement, à se donner le courage d'être autre chose que des Méchants, d'être autre chose que ce que le conte ou la vie a fait d'eux ou d'elles. « Ce qui est le plus important, c'est la façon dont toi tu te vois (...). Le seul qui peut se mettre en travers de ta route, c'est toi », dit-il en bon sartrien. Voyons cela ensemble¹³.

Le salaud, c'est aussi, plus communément, celui qui se lamente face à des problèmes ou des situations prétendument inaltérables, insolubles. Ce n'est pas forcément le grand méchant des films. Au fond, nous le disions, on est tous un peu salauds quand on s'afflige de notre sort et qu'on se pense coincés. Je pense que Sartre, par exemple, aurait eu très peu de pitié pour le businessman de Starmania qui crie tout son malheur de n'être pas devenu ce qu'il aurait voulu être... un artiste (Starmania, **Le blues du businessman en 1978**).

« J'suis pas heureux mais j'en ai l'air. J'ai perdu le sens de l'humour. Depuis qu'j'ai le sens des affaires, j'ai réussi et j'en suis fier. Au fond je n'ai qu'un seul regret : j'fais pas ce que j'aurais voulu faire. J'aurais voulu être un artiste, pour pouvoir faire mon numéro, quand l'avion se pose sur la piste à Rotterdam ou à Rio. J'aurais voulu être un chanteur, pour pouvoir crier qui je suis j'aurais voulu être un auteur pour pouvoir inventer ma vie ».

Le bonheur avec Bourdieu :

Chez Bourdieu (1930-2002), par contre, on pourrait trouver une sorte d'opposition à la philosophie sartrienne. Certes, l'homme est libre, dans une certaine mesure. Mais n'est-il pas au moins un peu déterminé par la condition sociale dans

« Ton horizon d'enfant construit ta personnalité. Tes manières, ton argo te façonnent comme personne n'a idée. Ça jouera sur le mariage, sur le choix du job, sur ton décor, sur le nom des gosses, sur le choix de l'école. De la musique que t'écoutes, de celle que tu comprends pas. Des malheureux que t'écoutes et de ceux qu'tu n'entends pas ».

laquelle il naît. N'y a-t-il pas une forme de déterminisme social indéniable ? C'est ce que développe Pierre Bourdieu avec sa notion d'*habitus* qui a été mise en chanson, ou en rap si vous préférez, par Rocé en **2013 (Habitus)**.

On retrouvait déjà la même idée sous la plume du groupe IAm, pionniers du rap français, lorsqu'ils chantaient dans **Nés sous la même étoile (1997)**.

« La vie est belle le destin s'en écarte, personne ne joue avec les mêmes cartes
Le berceau lève le voile, multiples sont les routes qu'il dévoile, tant pis on n'est pas nés sous la même étoile. Pourquoi fortune et infortune? Pourquoi suis-je né les poches vides pourquoi les siennes sont-elles pleines de thunes? ».

¹³ https://www.youtube.com/watch?v=KsjcmNYNk3o&ab_channel=BingeSociety-LesMeilleuresSc%C3%A8nesdeFilms (consulté le 16.02.24).

On aurait sans doute pu citer les deux étrangers du bout du monde (Le petit portoricain au rail de coke et au café par rapport à la petite fille afghane dont le quotidien est la misère et la guerre) que sont les protagonistes de la chanson *Manhattan Kaboul* (2002) de Renaud et Axelle Red. On pourrait aussi parler du *Kid* d'Eddy de Pretto, jeune garçon contre le masculinisme né dans une société machiste et patriarcale où tout détenteur d'un pénis doit être viril. C'est en tout cas un sujet très présent dans le rap qui est en quelques sortes né dans les quartiers populaires.

Ces diverses chansons se font l'écho d'un grand dilemme philosophique : celui entre déterminisme et liberté. Celui entre ceux qui pensent que le sort est jeté, que les dés peuvent être pipés, que « c'est la vie » et qu'il n'y a rien à faire ; et ceux qui veulent changer le monde, rebattre les cartes, créer leur destinée. C'est un débat assez stoïcien au départ, mais comme nous sommes sortis de la physique déterministe de leur époque, c'est bien plus difficile à vivre pour nous !

Rares sont ceux qui se reposent encore sur cette idée de Moires filant notre destin, ou même de Dieu vengeur. Le combat apparaît d'autant plus dur, voire d'autant plus vain après la dynamite de Nietzsche, celle qui nous dit que Dieu est mort et qu'il n'y a plus de référent, plus de modèle, plus de sauveur. Mais le poids de notre situation sociale, de notre naissance, de notre condition : ça, ça pèse encore bien des gens. Et les combats pour la libération des femmes, des opprimés, des minorités en tout genre : c'est un combat contre une forme de déterminisme social. Résultat, certains en viennent à sortir de cette idée de déterminisme, à détruire ce que l'on pourrait appeler les normes culturelles en vigueur pour prôner une pure liberté, une sorte de construction de soi par soi. Et là aussi, certains en déplorent les effets. Les sociologues parlent aujourd'hui de société liquide (Z. Bauman, R. Glucksmann) et de monde problématique ou sans repères (M. Fabre, Ph. Meirieu) : on ne mise plus sur dieu, on n'a plus vraiment d'idéaux politiques, de confiance en la figure du maître, on veut se défaire des déterminismes sociaux comme l'*habitus* pour devenir celui ou celle qu'on veut être... Bon ou mauvais combats, c'est en tout cas très vif. Nous aurons l'occasion de reparler, la prochaine fois, de ce combat entre « ce que l'on a été » et tout « ce que l'on pourrait devenir » (prochaine séance, le bonheur entre souvenirs et devenirs – le 8 avril 2024).